

kilomètres un guide les attendait, monté sur un chameau. Il prit la tête de la petite caravane, et l'on s'engagea par des solitudes inconnues.

Au bout de trois jours, M. Ranc crut remarquer chez son guide des velléités de trahison. Il tira de sa poche un pistolet, et menaça l'homme de lui brûler la cervelle s'il faisait mine de broncher. Celui-ci n'entendait pas un mot de notre langue, mais il comprit sans doute la pantomime et il se tint tranquille. On arriva ainsi à la frontière française. Ranc-Scheik, qui n'avait ni bu ni mangé depuis trente-six heures, commençait à regretter Lambessa. Il n'était cependant pas à bout de fatigues, car lui et ses amis mirent deux mois à atteindre la mer. Ils arrivèrent épuisés, et M. Ranc fut malade pendant trois mois.

Voici maintenant comment il était parvenu à soustraire à toutes les perquisitions la somme de 1500 frs. dont il était porteur. Cette somme était cachée par moitié dans chacun de ses gants. A chaque arrêt on faisait déshabiller les condamnés et on les examinait minutieusement. Ranc se déshabillait comme les autres et jetait négligemment ses gants à côté de lui. Jamais il ne vint à l'idée de personne que ses gants renfermaient des billets de banque.

— Comme c'est travailler ! s'exclama-t-il après chaque perquisition le compagnon de route de Ranc, émerveillé. Pendant que les communards et les radicaux conspirent de nouveau dans l'ombre, les catholiques se rendent dans tous les sanctuaires pour y invoquer le Dieu de miséricorde. Parmi les pèlerinages qui ont réuni dans ces derniers temps le plus grand nombre de fidèles, figure celui de Paray-le-Monial, consacré au Sacré-Cœur de Jésus. En tête des pèlerins, on remarquait les généraux de Charette et de Sonis ; un de leurs anciens soldats qui se trouvait auprès de moi, m'a raconté sur le compte de ces deux héros les deux anecdotes suivantes :

Chanzu commande l'armée de la Loire. Or, dans cette armée il y a une poignée de héros ; quelques-uns de ces hommes devant lesquels je m'incline avec respect : ce sont les Zouaves de Charette. Ce je vais vous raconter, ce n'est ni de la poésie, ni de l'invention, c'est de l'histoire ! Et certes, il a fallu que cette histoire là fût bien lumineuse, pour que M. Gambetta fût obligé de reconnaître que les Zouaves pontificaux avaient sauvé l'armée.

Ils étaient quinze cents, les Bavares quinze mille. Juste un contre dix. Mais on leur avait dit de prendre les canons prussiens. Sous une pluie de fer, Charette, Troussure et Sonis passaient au petit trot sur le front de bannière, calmes ainsi qu'à la parade. — Allons, messieurs, disait Charette, les yeux du côté du guidon, sentez-vous les coudes ! sentez-vous les coudes ! — Doucement, ordonnait Troussure, et mourez galamment !

Les Zouaves avançaient. Un des leurs, Louis de Villeray, tombe, frappé le premier, les deux jambes fracassées. — Prière de remarquer, dit-il, que j'ai eu la virginité de journée, et il meurt.

La trombe de mort devenait effroyable. Mais les Zouaves avançaient. Un arrêt : Couchez-vous à terre ! ordonne Charette. La poignée de héros obéit. Bien entendu, les officiers restent debout, Charette tombe avec deux balles dans le corps et le général de Sonis est blessé. Un seul zouave était resté debout, lui aussi, comme les chefs : c'est M. le marquis de Coislin, un vieillard de 70 ans. Ancien colonel de hussards et engagé volontaire, simple soldat, il porte au cou le cordon de la Légion d'honneur. Le commandant le voit et lui dit : Sacrebleu ! M. le marquis, couchez-vous donc à terre ! — Bah ! mon commandant, répondit M. de Coislin, la mort est femme, et ne raccroche que les jeunes gens. . . A mon âge on ne se couche que pour ne plus se relever !

Enfin ils se relèvent tous et attaquent à la baïonnette. Vingt-deux fois les canons prussiens tonnent. Une demi-heure après ils étaient tous pris. . . puis qu'on l'avait commandé. Seulement Troussure était touché comme Charette, comme Villeray, comme Sonis, comme tous enfin, car de 1500 ils restaient 160 !!

Après la bataille de Patay, le général de Sonis avait été transporté, blessé grièvement, chez le curé du village dont le presbytère était transformé en ambulance. A côté de lui reposait Charette qui venait également d'être blessé. Pendant la nuit, Charette qui la fièvre empêchait de dormir, n'avait pas cru mal faire en fumant force cigares pour tromper ses douleurs.

A quelque temps de là, les deux généraux se rencontrèrent. Le général Sonis avait subi l'amputation de la jambe, mais sa santé était revenue. Charette était tout-à-fait guéri. La conversation s'engage, et ils se prennent à évoquer le souvenir de la terrible nuit passée chez le curé de Lorgny. C'est alors que le général de Sonis avoua à son compagnon d'armes que le tourment le plus vif qu'il eût éprouvé durant ces heures d'angoisses, n'avait d'autre cause que la fumée des cigares que son compagnon fumait à ses côtés. Cette odeur lui était tellement insupportable qu'elle avait doublé son supplice. — Que ne l'avez-vous dit ? s'écria Charette, je me serais abstenu de fumer. — Je m'en serais bien gardé, dit le général, vous aviez l'air d'y prendre tant de plaisir que je n'ai pas osé ouvrir la bouche. Mais, par exemple, ajouta-t-il en souriant, je serai de moins bonne composition la prochaine fois.

Si l'on vous disait qu'un cerveau inventif a trouvé le moyen de réaliser à bref délai le printemps perpétuel, de ramener la France et l'Angleterre au bienheureux climat de la terre de Chanaan, vous croiriez sans doute avoir à faire à un fou, et vous n'auriez pas tout-à-fait tort. Je me hâte de vous dire qu'il ne s'agit que d'une ingénieuse théorie ; mais comme l'idée première vient de Babinet, un de nos savants les plus estimés, elle n'est pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air et elle mérite bien un instant d'attention ou de curiosité.

Les moins familiarisés avec les phénomènes scientifiques ont certainement entendu parler du *Gulf's Stream*. Le golfe du Mexique et la mer des Antilles forment une mer intérieure, resserrée sous l'ardent soleil de l'équateur. Des courants profonds y amènent d'énormes volumes d'eau froide arrivant des pôles. Ces masses d'eau se réu-

nissent là, dans une sorte de vaste chaudière où elles cuisent littéralement sous l'action du soleil. Quand les eaux se sont échauffées et qu'elles ont acquis une température très élevée, elles s'échappent par des ouvertures creusées au sud-est et au nord-est et forment deux fleuves immenses dont l'un est le courant équatorial, l'autre le courant du golfe ou *Gulf's Stream*. Avant le soulèvement des îles du Cap-Vert et de l'Atlas, ces deux courants convergaient vers le même but et venaient baigner les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique. La France et l'Angleterre étaient alors un paradis terrestre. La température était uniforme, il ne faisait ni trop chaud ni trop froid ; les épreuves bienfaitrices du *Gulf's Stream* la maintenaient perpétuellement au même degré.

Pour rétablir ce courant tel qu'il était avant les révolutions géologiques qui l'ont détourné de sa route, M. Babinet proposait donc tout simplement de construire une digue sous-marine au-dessous de la dernière des îles du Cap-Vert. Cette digue empêcherait le retour du courant équatorial vers l'ouest, et ses eaux viendraient, en conservant leur température, jusque dans la Baltique, où elles maintiendraient une température telle que la navigation y serait toujours facile.

Cette digue aurait six kilomètres de long, pas davantage ! La digue de Cherbourg en a bien quatre. On jetterait le pic de Tenériffe au fond de la mer, et tout serait dit ; au besoin, on y ajouterait les îles du Cap-Vert elles-mêmes. Alors ce merveilleux courant d'eau chaude, ce *Gulf's Stream*, dont l'Irlande, les îles normandes et nos côtes de Bretagne ressentent la bienfaisante influence, retrouverait sa puissance primitive, et nous jouirions d'une température fort douce, car la masse de calorique entraînée par le courant est telle que, en supposant la température de la France et de l'Angleterre à zéro, le manteau de chaleur, apporté par le courant et jeté par lui sur nos contrées nous donnerait une température de 17 degrés au-dessus de celle que nous aurions sans son influence.

Voilà pour la température, pour le printemps, mais il nous faut aussi la pluie à volonté. Ce n'est pas plus difficile que de jeter des montagnes dans la mer pour faire une digue de 6 à 700 mètres de long au-dessus des îles du Cap-Vert. La science tient dans ses mains la lampe merveilleuse des *Mille et une Nuits*.

D'immenses glaciers se détachent du pôle Nord chaque année, et viennent généralement échouer sur le banc de Terre-Neuve, après avoir fondu la plus grande partie de leur masse énorme, sous la double influence de la mer et du soleil. Or, la glace fondante donnant presque autant de vapeur que l'eau en ébullition, cette vapeur se résout en pluie, en neige, en grêle qui s'abat sur notre continent. Ce procédé, vous le voyez d'ici, est d'une simplicité enfantine. Grâce aux stations télégraphiques disséminées sur tous les points du globe, nous sommes renseignés sur tous les phénomènes atmosphériques. Dès qu'un de ces continents de glace dont je viens de parler se détache et se met en mouvement, nous pouvons en être informés. Aussitôt quatre ou cinq navires vont au devant de lui, le harponnent et le font dévier sur les points où l'on veut le faire atterrir. Si l'on a besoin de pluie, on maintient le glacier en place ; si au contraire, on veut de la sécheresse, on va remiser le glacier à Terre-Neuve ou ailleurs.

Les Pilules du Dr. Colby donnent du ton et de la vigueur aux organes digestifs.

FAITS DIVERS.

DUEL DANS LA PRAIRIE.—Un duel horrible a eu lieu le soir du 4 juillet, à Medicine Lodge, Territoire Indien, entre deux hommes nommés Hugh Anderson et Arthur McCluskey. Anderson était un des malfaiteurs les plus redoutés du Texas. Son dernier exploit avait été l'assassinat de six personnes, dans un bal. Parmi les victimes était un frère de McCluskey, et c'est pour le venger que celui-ci avait provoqué Anderson en duel. Les armes étaient le revolver et le couteau Bowie. Le témoin de McCluskey était un guide texien, nommé Richards, et celui d'Anderson était Harding, trappeur kentuckyen d'une taille colossale. Une cinquantaine de chasseurs et trappeurs prévenus de l'événement, étaient accourus pour assister à la rencontre et engageaient des paris sur son issue probable. Anderson, connu pour son adresse au pistolet, était le favori ; on offrait généralement de parier qu'il aurait abattu McCluskey au troisième coup de feu. Les deux adversaires ayant été placés à vingt pas l'un de l'autre et se tournant le dos, Harding donna le signal du combat en tirant un coup de pistolet en l'air. Nous reproduisons maintenant le récit d'un témoin oculaire :

« McCluskey tira le premier en se retournant ; et la fumée n'était pas encore dissipée qu'Anderson riposta. Puis suivit une petite pause, chacun des antagonistes examinant l'autre pour tâcher de découvrir l'effet probable de cette première décharge. D'un trou profond dans la joue d'Anderson, on vit bientôt couler le sang, tandis que McCluskey restait dans sa première position, en apparence non touché. Seuls, ceux qui étaient le plus près de lui purent voir qu'une pâleur extraordinaire avait envahi son visage. La seconde fois, McCluskey tira encore le premier, et sa balle brisa le bras gauche d'Anderson, qui tomba sur un genou en poussant un cri ; mais il reprit vite possession de lui-même et riposta avec un horrible effet. La balle, entrée par la bouche de McCluskey, avait enlevé plusieurs dents et une portion de la langue, et s'était logée à la base du cerveau. McCluskey, faisant un effort désespéré pour se raidir contre la douleur, marcha avec un courage héroïque sur Anderson, secouant le sang qui s'échappait à flots de sa blessure et crachant à chaque pas des dents et des lambeaux de chair. Anderson tira pour la troisième fois, fracassant l'épaule gauche de McCluskey, puis lui envoya une quatrième balle qui pénétra dans le creux de l'estomac, renversa McCluskey la face contre terre. Dans un mouvement d'agonie il déchira sa chemise et l'on vit alors seulement qu'il avait reçu dans le flanc gauche le premier coup de feu de son adversaire. Toutefois, par un effort surhumain, McCluskey, bien que criblé de blessures mortelles, ajusta Anderson et tira encore. La balle pénétra dans l'abdomen, et de ce moment il fut clair qu'Anderson, comme McCluskey, était fatalement atteint. Les spectateurs firent alors un mouvement comme pour intervenir ; mais le géant kentuckyen cria d'une voix de tonnerre : Laissons ces

gentlemen vider leur différend comme ils l'entendent. McCluskey se traîna avec lui jusqu'à son antagoniste, et de son bras affaibli lui porta plusieurs coups de couteau, à chacun desquels Anderson riposta. »

Abrégeons ces horribles détails. Après s'être mutuellement couverts de blessures hideuses, les deux féroces combattants tombèrent enfin morts côte à côte, et séance tenante les spectateurs creusèrent une fosse profonde dans laquelle ils mirent les deux corps. Le kentuckyen, attendant à cette vue, laissa, en guise d'oraison funèbre, échapper ces mots bien sentis : Dieu me damne ! C'étaient deux bons b... !

Mardi soir à onze heures, le nommé Michael Curran, chauffeur de *Hibernian*, revenait en chancelant à bord de son bâtiment, après avoir fait de trop copieuses libations dans les auberges du port. En s'engageant sur le « gangway » il fit un faux pas et tomba à l'eau ; il surnagea quelques instants mais fut bientôt englouti pour ne plus réparaître. C'est en vain que le quartier-maître et quelques matelots, attirés par le bruit de sa chute, lui jetèrent des bouées de sauvetage et des câbles ; tous leurs efforts furent vains.

Son cadavre a été trouvé hier matin et M. le coroner Jones, appelé à tenir une enquête, rassembla un jury qui rendit un verdict de « noyé accidentellement. »

Michael Curran était âgé de vingt-trois ans ; il était natif de Derry, Irlande.

On se fera une idée du trafic que fait le Grand-Tronc par Portland, quand on saura que pendant les six derniers mois, il a été expédié aux Provinces maritimes 229,000 barils de farine, 82,000 minots de grain, et 7,525,800 livres de diverses espèces de marchandises.

ARRESTATION ET PENDAISON DE NEGRES ASSASSINS.—Nlle-Ibérie 17 juin.—Les quatre nègres qui ont assassiné Lanet et Snaer, vendredi dernier, ont été arrêtés ce matin dans les environs. L'un, qui est devenu le témoin de l'Etat, a raconté comment ce crime atroce a été exécuté. Le plan avait été combiné une semaine auparavant. Après une enquête rigoureuse faite par M. Seymour Snaer, avocat, qui est arrivé ici ce matin, il ne pouvait y avoir de doute sur la culpabilité des quatre nègres. Les habitants se sont rassemblés en foule et ont demandé à grands cris la punition sommaire des assassins. Deux ou trois cents revolvers se sont tournés contre eux, et ils n'ont été sauvés que par l'intercession de M. Snaer, qui est alors parti pour la Nouvelle-Ibérie.

Le peuple alors les a amenés enchaînés à la Nouvelle-Ibérie et à leur arrivée, les citoyens indignés, au nombre de plus de mille, blancs et de couleur, les ont emmenés dans le bois et en ont pendu trois à une branche d'arbre. Ils ont confessé avoir pris part au crime, mais en affirmant que celui qui était devenu témoin de l'Etat avait tué Lanet en lui coupant la gorge.

HOMMES INSUBMERSIBLES.—Un spectacle nouveau a été offert avant-hier après-midi aux personnes qui se trouvaient au pied de la soixante-sixième rue. Treize hommes, dont aucun, assure-t-on, ne sait nager, sont entrés de ce point dans la rivière de l'Est et l'ont traversée d'un bout à l'autre, non sans arrêter un instant au milieu du voyage pour faire honneur aux provisions qu'ils avaient emportées dans un énorme panier. Chacun des treize était pourvu d'un appareil de sauvetage, sous forme d'un gilet doublé de liège.

ENFOURCHÉ.—Michael Doran, alias Kern, employé sur la ferme de M. Noah Noé, à Lincoln, comté d'Union (New-Jersey) avait été arrêté le samedi soir par la police, pour avoir fait du tapage dans un cabaret, et enfermé en prison, dont il n'a été relaxé que le lundi matin. Sitôt libre il retourna à la ferme et se mit au travail, mais il eut à subir mille plaisanteries de la part des autres employés, ses camarades, au sujet des deux nuits qu'il avait passées en prison. Kern étant visiblement agacé par ces railleries, les camarades redoublèrent et son dépit devint de l'exa-pération. Il s'élança soudain sur le plus acharné des mauvais plaisants, un certain Isaac Logan, et lui porta trois coups de fourche, dont l'un pénétra profondément dans l'abdomen. Le blessé tomba à la renverse. Alors, à ce qu'assurent les témoins de la scène, Kern lui bondit dessus, trépigna un instant sur son corps comme un fou furieux, puis s'enfuit rapidement à travers champs. La condition de Logan est tout à fait désespérée. Le domicile de ce malheureux était à Middletown, où il a cinq enfants. Le meurtrier a été arrêté à Middletown de Ruyway et Elizabeth et confronté avec sa victime. Il a avoué son crime, en déclarant avoir obéi à une impulsion irrésistible. Kern boit comme un compositeur d'imprimerie, et l'on suppose qu'il souffrait d'une attaque de *delirium tremens* quand il a transpercé Logan avec sa fourche.

SUICIDE.—On a retiré de la rivière samedi soir le corps d'une jeune personne de 20 ans, Miss Abby Bollins, demeurant à Manchester (New-Hampshire), qui avait disparu de son domicile depuis mercredi. Elle avait été réduite au désespoir par le mariage d'un jeune homme dont elle avait autrefois été la fiancée, et il n'est pas douteux qu'elle s'est donné volontairement la mort.

INCENDIAIRES.—Dimanche matin, un feu allumé par un malfaiteur demeuré inconnu a détruit de fond en comble l'abattoir de Jeremiah Pratt, à North Brighton (Massachusetts). La perte est d'environ \$4,000.

On détache de l'Assemblée nationale un portrait très réussi du Monsieur qui ne veut pas voir le shah :

Le Monsieur qui ne veut pas voir le shah est le même que celui qui ne voulait pas voir l'Empereur de Russie ; c'est le frère de celui qui hait les foules, et je le crois quelque peu cousin du Monsieur qui ne voulait pas assister au bal des Tuileries. Il crie cela sur tous les toits—et non-seulement sur les toits où personne ne l'entendrait—mais encore dans tous les salons qu'il fréquente, dans les cafés et sur les boulevards. Ce Monsieur se donne un mal horrible pour vous prouver que jamais, au grand jamais, il ne consentira à voir le shah, ce qui au demeurant vous est bien égal. Qu'est-ce que cela me fait après tout, dit-il, je suis bien trop philosophe. Des uniformes, des draperies, des voitures, tout le monde en a vu. Et puis les foules me font horreur. Non, voyez-vous, insiste-t-il, je me ferai conner un doigt plutôt que d'y mettre les pieds : il faudrait m'y traîner.

Celui-là, vous le rencontrerez à toutes les cérémonies : si le roi de Perse passe quelque part, soyez sûr qu'il y est, il ne manquera pas une fête, pas une promenade, vous le verrez errer aux alentours du palais Bourbon, cherchant à y pénétrer par tous les moyens possibles. Pour obtenir des billets, il se livrera